

M O D E S

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les toilettes parées qui nous ont été montrées chez *Gagelin-Opigez* sont parties pour Compiègne. A Paris, il n'y a pas encore de réunions élégantes. On nous annonce pour la fin de décembre quelques belles soirées; quant au mois de janvier, il sera sans doute fort brillant, si nous en jugeons par les préparatifs et les commandes qui occupent nos maisons en vogue.

L'or et l'argent sont décidément adoptés comme ornements, principalement sur les chapeaux. Notre grande modiste *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, met, du reste, à profit tous les motifs de décoration qui peuvent donner du relief à ses *modes artistiques*. Le velours ponceau liséré par des tresses d'or devient, sous ses doigts habiles, un admirable ornement pour des capotes de satin blanc ou de velours royal. Les fleurs captives, retenues par des chaînes et des camées, sont gracieusement posées sur la passe de ses tout petits chapeaux. Au nombre des modèles que nous avons admirés dans ses salons nous citerons :

Un chapeau de velours Régina. La passe a un apprêt de guipure Cluny dentellée, qui retombe en barbe sur les brides assorties au velours. Une torsade à graines d'or suit le tour de la passe et le bavolet; celui-ci, découpé à dents, est orné de Cluny et de pendillons en or. Une touffe de marabouts blancs est posée sur le côté gauche. A l'intérieur, un bandeau semé d'étoiles d'or.

Un chapeau de velours peluche rose est accidenté par des bouillons de tulle picoté d'argent. Une vaporeuse voilette du même tulle recouvre le fond et s'étend en arrière en forme de catalane frangée de mousse et brins d'argent. Une légère guirlande de pampre vert à graines d'argent glisse du milieu de la passe sur le côté. L'intérieur a des roses voilées de tulle illustré d'argent. Brides roses à filets assortis.

Un chapeau de velours blanc est artistement décoré de velours ponceau et d'or.

Une capote de tulle neige, ornée de satin bleu brodé d'argent, nous a paru une merveille de fraîcheur.

A mesure que les chapeaux ont diminué d'importance par le petit volume de leur forme, les coiffures ont gagné : elles ne pouvaient, en vérité, tenir moins de place que les chapeaux. Les coiffures *empire*, en velours et camées, créées par la maison *Alexandrine*, sont d'un beau style; elles donnent de la noblesse à la figure et font valoir les cheveux.

Les coiffures *toutes de fleurs* que nous voyons chez madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, se composent en branches souples et très-légères. Quelquefois elles se terminent par des grappes qui font cache-peigne et viennent se mêler aux boucles frisées qui, dans les toilettes de bal, sont destinées à remplacer le chignon épais.

Sur quelques jolies toilettes de satin blanc ou rose, on pose une jupe de tulle bouillonné, relevée en festons sur chaque largeur. Une chaîne de perles mêlée de feuillage sert d'agrafe et soutient un bouquet entre chaque ondulation. Toutes les chaînes viennent aboutir à la ceinture, qui est composée de perles et de fleurs. Ces créations, d'un genre très-distingué, sont l'ouvrage de madame *Perrot-Petit*, que nous aurons souvent occasion de nommer pendant la saison des bals.

Chez *Gagelin-Opigez*, ainsi que nous le disions au début de cet article, on a été fort occupé par les toilettes de Compiègne. Quelques mariages du grand monde ont fourni l'occasion d'exécuter des toilettes extrêmement riches et compliquées d'orne-

ments. Comme la maison *Gagelin* a des costumes qui sont sa propriété exclusive, il convient d'en citer les noms afin de leur donner le relief qui leur est dû.

La robe *Tallien* se fait en très-belle étoffe de soie; elle est ornée de riche passementerie coupée d'or, avec motifs devant la jupe, aux épaulettes et au bas des manches. Elle est coupée très en biais. C'est une toilette de caractère.

La robe *Aika* est décorée à l'orientale, avec des mélanges de perles et soie de différentes couleurs.

La robe *Pompadour* se fait à jupe ouverte sur un riche jupon de satin brodé en tablier. On peut la combiner de mille manières différentes, car la maison *Gagelin* l'a répétée, avec les modifications les plus variées, pour une foule de ses clientes.

Des robes de crêpe ou de satin recouvertes de tuniques en dentelle, genre toujours admis parce qu'il permet toutes les recherches de la décoration, ont inauguré la saison avec un très-grand succès.

La mode vent absolument de la dentelle : comme on porte principalement des soieries unies, il était, en effet, nécessaire d'avoir recours à cet ornement, le plus riche de tous.

Nous sommes obligée d'avouer que les dentelles employées ne sont pas du genre bon marché et nous ne pouvons indiquer que la maison *Violard*, rue de Choiseul, pour les apprêts d'actualité.

Les bonnes faiseuses, et la maison *Gagelin* surtout, tirent un très-grand parti des carrés de guipure ou dentelle, que l'on pose en damiers avec des broderies et des transparents de rubans. Des casaques demi-ajustées de guipure, doublées de soie, sont en grande faveur pour les costumes du soir, théâtre ou soirée.

Les franges des sorties de bal sont devenues de plus en plus luxueuses. On voit à la *Ville de Lyon*, chez MM. *Ransons* et *Yves*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, des franges composées de brins en chenille, avec olive à chaque bout; des brindilles d'or ou d'argent s'y trouvent mêlées, et la tête de la frange forme un filet soutenu par un chef de perles sur lequel retombent des chaînettes en colliers.

Qu'on se figure ces compositions avec du ponceau, du noir, de l'or et de l'argent, et l'on aura une idée de l'éclat qu'elles peuvent ajouter à des manteaux de cachemire blanc, doublés de satin piqué, sur lesquels figurent aussi de riches cordelières, des macarons et des boutons... qui à eux seuls méritent un paragraphe spécial.

Le bouton *camée* édité à la *Ville de Lyon* a été employé un peu partout. Les robes, les chapeaux, la lingerie, les confections surtout en ont fait une grande consommation. Des boutons de velours recouverts d'un travail de passementerie perlée sont recherchés pour les manteaux de ville. Un genre artistique, qui se produit en relief d'or, d'acier, d'aluminium ou de nacre sur fond noir, vient encore varier les collections déjà si nombreuses des magasins de la *Ville de Lyon*.

Nous remarquons que la forme de ces boutons diffère, de la manière la plus complète, de celles des années précédentes. Les ovales, les carrés sont abandonnés et le bouton rond bombé est en faveur. Si nous insistons sur ces détails, puérils en apparence, c'est que nous sommes convaincue que l'ornementation est la chose principale en ce moment; nous prions nos lectrices de ne pas l'oublier.

Le corset de forme *Gabrielle*, confectionné par la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, ainsi que nous l'avons dit déjà, a été préparé spécialement pour les robes *Princesse*. Sa coupe particulière amincit la taille et fait la « conduite » aux pointes biaisées qui sont toute la grâce de ce patron en vogue.

Le corset de flanelle hygiénique nous est demandé de Nice, et nous répondons à la gracieuse abonnée dont la lettre nous est arrivée la semaine dernière « que le corset de flanelle ne se fait que dans la maison *Simon*, qui est brevetée pour cette importante création. Il faut lui envoyer les mesures et s'adresser directement à elle. »

Que signifie le mot *Oriza*? A cette question, qui nous est faite très-souvent, nous pensons avoir répondu en mainte circonstance. *Oriza* signifie riz. Cela vient-il du grec ou du latin? La chronique des modes n'est pas tenue de l'indiquer, ni la chroniqueuse de le savoir; mais ce qu'elle est à même d'affirmer d'une manière certaine, c'est que les produits *Oriza*, qui forment toute une série de produits de haute élégance, appartenant à la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, sont tous à base de fleurs de riz, ce qui leur donne les propriétés adoucissantes qui leur ont valu un si prodigieux succès. Ceux qui s'emploient pour les soins journaliers de la toilette des femmes élégantes sont ainsi désignés : crème *Oriza* de *Ninon de Lenclos*, pour blanchir le teint; savon *Oriza*; pommade *Oriza-fluid*, pour les cheveux; *Oriza-powders*, poudre de riz surfine; et *Oriza-Lis*, parfum des plus suaves pour le mouchoir.

Les coiffures en cheveux, très-complicées depuis quelque temps, n'ont pas d'interprète plus habile que *M. Henri de Bysterveld*, 5, rue du faubourg Saint-Honoré. Nous venons de feuilleter l'*Album de coiffures* publié par cet habile professeur. Nos lectrices ont déjà eu l'occasion d'en remarquer plusieurs mo-

dèles reproduits sur nos gravures. La saison des bals nous permettra de leur en offrir encore. *M. de Bysterveld* exécute avec un égal succès les coiffures de caractère et les coiffures de fantaisie. Nous en trouvons la preuve dans les modèles qui sont sous nos yeux. En coiffures types : le *Louis XV*, style Empire, la *Dubarry*, la *Marie-Antoinette*, etc. Comme modèles de fantaisie : le *Zéphir*, l'*Orientale*, la *Rose de mai*, le *Printemps*, l'*Hirondelle*.

Comme tous les gens de goût, *M. de Bysterveld* se préoccupe des accessoires : il sait ajouter au charme d'une belle chevelure par des fleurs habilement posées; les bandeaux de velours, les aigrettes et les camées lui servent à terminer l'édifice élevé par sa main légère. Enfin et surtout, il sait coiffer « à l'air de la figure », et c'est pour cela que nous le recommandons à toutes nos belles lectrices.

Avec les gracieuses parures de bal que nous venons d'indiquer, on peut encore rehausser la beauté par quelques coquettes supercheries. Le blanc *Nymphaea* et le rose d'*Armide* redonnent au teint l'éclatante fraîcheur nécessaire à la lumière; les crayons *Impératrice*, dont on doit se servir très-délicatement, entourent le regard de touches veloutées. Toutes les femmes, d'ailleurs, savent merveilleusement appliquer ces produits quand elles sont devant leur miroir.

C'est à la maison *Seguy*, 17, rue de la Paix, que nous devons les spécialités de parfumeries que nous venons de nommer. Ce renseignement vient à propos, au moment d'allumer les lustres et de faire résonner l'archet qui donnera dans tous les salons le signal des fêtes. Nous profiterons, nous aussi, de la saison des bals, qui est, pour la chronique des modes, le temps de la plus belle récolte.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

C'est à Compiègne que s'est trouvée réunie toute l'élégance parisienne. Cette bonne et vieille ville, si calme d'ordinaire, prend, à l'époque des réceptions officielles, un aspect animé et brillant qui semble bien l'étonner.

Les voitures et les omnibus de la Cour ébranlent le pavé des rues pour se rendre à la gare, à l'arrivée des trains, et ramener au château les illustres invités. Les fourgons de bagages ne sont pas, eux non plus, dépourvus d'un certain intérêt. Il faut voir la quantité innombrable de caisses gigantesques renfermant les toilettes destinées aux dames de la Cour pour être très-persuadé que le luxe est loin d'avoir dit son dernier mot. On a fait, au contraire, cette année, assaut de merveilles.

Pour les invitées du château l'étiquette exige deux toilettes : une le matin en étoffe fantaisie, que l'on porte écourtée et relevée sur un jupon des plus coquets. Les bottes et le chapeau de campagne sont généralement adoptés pour les promenades en forêt. Cette tenue négligée avec laquelle on déjeûne est gardée jusqu'au dîner.

Au dîner, il faut être en toilette de bal, et c'est alors que fleurs et diamants ruissellent à l'envi dans les cheveux des élégantes, et que la mode donne un libre essort à toutes les fantaisies inénarrables de son caprice.

Un fantaisiste lance, au sujet de la mode actuelle, la boutade suivante :

« C'est le genre ancien qui triomphe. On portera des robes illustrées de camées, de chouettes et de hiéroglyphes. La coupe en sera moins ample que par le passé et la taille très-courte.

» Pour les bijoux, on fouille dans les musées et dans les souvenirs historiques les plus reculés. On cherche et l'on invente tout ce qu'il y a de plus Campana, de plus égyptien, de plus carthaginois. Les camées et les miniatures en émail, à sujet ancien, feront toujours florès; mais ce qui sera très-bien porté, ce sont les bijoux en or percés à jour.

» Dans les coiffures, beaucoup de bandelettes, de clochettes, de girouettes, de giroflées et d'or. Le chignon frisé, les boucles soyeuses s'en échappant et flottant capricieusement sur le cou.

» Les chapeaux ornés de marabouts, de plumes et de brindilles, s'attachant avec un camée ou une épingle en filigrane d'or, enrichie de pierreries.

» Pour les messieurs, il s'agit d'adopter les bottes au-dessus du pantalon, et la croix de la Légion d'honneur, de Saint-Maurice ou de n'importe quel autre saint, aux boutons de manchettes. Cette dernière paraît être une invention destinée à un très-grand succès dans le monde des cocodès et des gaudins. »

La mode des têtes de chevaux faisait fureur cet été : on en mettait partout, sur les rubans, les boutons de robes, les broches et boucles d'oreilles, etc., etc. L'une des demoiselles Benoitton représentant, au Vaudeville, le superlatif du genre excentrique, porte en relief sur une de ses robes plusieurs têtes de pur-sang. Vous pouvez parfaitement vous en représenter l'effet...

Maintenant, ce ne sont plus les chevaux qui règnent : par ce



Plaque 26.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections nouvelles de la maison V^e Robert fils, 85, rue Richelieu.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

temps de Saint-Hubert, il fallait bien imaginer quelque chose rempli de cachet et d'imprévu, et comme on ne pouvait si promptement abandonner les têtes d'animaux (une mode si heureusement choisie), on a adopté celle du cerf dix-cors.

On voit sur les boulevards des cravates d'hommes, des gilets, oui, des gilets, des boutons de manchettes, des épingles de cravates, émaillés de têtes de cerfs. C'est le dernier genre!...

En fait de boucles de ceintures pour femmes on vient de trouver une bien jolie chose. C'est une longue plaque découpée à jour en ferblanterie quelconque, argentée ou dorée et ressemblant, mais tout à fait, aux garde-feu modernes qui sont en faveur depuis déjà nombre d'années. Vraiment les femmes ne savent plus qu'imaginer. Après avoir rêvé et porté le ceinturon d'officier et la haute boucle des crispins, il leur faut maintenant à la ceinture ce qui ornaient tant bien que mal leurs cheminées. Nous sommes, en ce moment, sur la pente glissante de l'extravagance et je me demande jusqu'où nous irons.

Les chapeaux Empire ne régneront pas longtemps, disent les grandes faiseuses; les formes Marie-Stuart et Paméla doivent revenir à la mode!

On commence seulement à revenir à Paris et c'est l'époque de l'année où les femmes sont forcées de s'occuper de leurs chiffons. Ces pauvres petites n'ont jamais rien à se mettre lorsqu'elles arrivent de la campagne et il faut bien être au courant de la mode. Aussi les imprudentes, à peine débarquées, vont-elles faire une visite à nos principaux grands magasins; et elles ne se méfient pas des occasions, les malheureuses! Les occasions, mais c'est la ruine des ménages!

Très-sagement elles sortent de chez elles avec la résolution d'acheter une simple robe de laine dont véritablement elles ont grand besoin. Elles rentrent pour dîner, sans avoir trouvé la robe en question; mais en revanche, c'est une pièce de Valenciennes qu'on leur apporte d'un des magasins; elle leur est parfaitement inutile, mais cette dentelle est à un prix si avantageux, qu'il eût été par trop dommage de n'en pas profiter; puis c'est une robe de soie noire à 6 francs le mètre au lieu de 10; deux paires de rideaux en tulle brodé ayant subi une baisse considérable; c'est encore une large ceinture en ruban qui coûte 12 francs au lieu de 20, etc.; enfin toute une kyrielle d'objets auxquels on ne songeait pas, mais qui sont de véritables occasions que l'on ne retrouvera jamais. Avec ce petit sys-

tème, on veut dépenser 50 francs et c'est 500 francs qu'on a coûté toutes ces inutilités; c'est vrai, mais quelle économie!...

Croyez-moi, mesdames, méfiez-vous de ces belles occasions!

Vous ne vous seriez peut-être jamais doutées que la simple inspection d'un appartement à louer pût amener un drame intime. Voilà cependant ce qui vient de se passer tout récemment.

Une jeune femme, unie depuis quelques années à un mari qu'elle adore, cherchait un appartement à louer. Passant dans la rue de la Chaussée-d'Antin, elle aperçoit un écriteau à une maison de convenable apparence. Le prix étant celui qu'elle destinait à son loyer, elle demande à visiter l'appartement. Cet appartement était occupé par une dame espagnole en voyage depuis quelques jours, heureusement pour la visiteuse, qui pouvait ainsi passer une plus scrupuleuse inspection.

L'antichambre lui convient, la salle à manger est très-confortable, les deux salons sont de bonne dimension; il ne reste plus à visiter que la principale chambre à coucher. On entre dans une pièce ravissamment meublée et remplie d'étagères envahies d'une foule de riens charmants.

La garniture de cheminée en rocaille Louis XV attire l'attention de la jeune femme qui, un peu curieuse (toutes les femmes le sont, dit-on), se complait dans cet examen. Une miniature de femme frappe ses regards. C'est une belle brune aux yeux noirs, au teint mat et aux regards de feu, un vrai type d'Andalouse.

Mais cette miniature a un pendant. Voyez-le donc! se dit la pauvre imprudente. Tout à coup ses yeux se voilent, elle pâlit et chancelle; ce portrait est l'image fidèle... de son infidèle époux.

La pauvre petite femme rentre chez elle folle de douleur, et, depuis quinze jours, elle est sous l'influence d'une congestion cérébrale qui a mis sa vie en danger. Le mari, honteux et repentant, n'a pas quitté le chevet de sa chère malade à laquelle il a prodigué les plus tendres soins. Car, s'il l'a trompée, il n'a pas cessé un instant de l'aimer. Voilà bien la morale de certains hommes!...

En attendant, si l'infortunée commence à retrouver la raison, comment retrouvera-t-elle son cœur?... Elle pardonnera peut-être, mais quant à oublier, jamais!...

LOUISE DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

En attendant que la cour nous revienne de Compiègne, et avec elle les grandes et les petites réceptions, les soirées, les bals, les fêtes de tout genre, la mode, cette année encore, est aux conférences, ce qui montre que le peuple parisien n'est pas aussi frivole qu'on veut bien le dire. Pendant qu'Alexandre Dumas, le plus intrépide causeur des temps modernes, nous abandonne et se livre, à Vienne, à des causeries « scientifiques, » quelques publicistes et quelques érudits se sont réunis, pour faire périodiquement, dans la salle Valentino, des causeries littéraires.

C'est Méry qui a débuté, et un tel début ne pouvait qu'être éclatant, car nul ne sait causer comme Méry. Il raconte, et l'on croirait entendre une page oubliée des *Mille et une nuits*. Il parle voyage, et l'on se trouve transporté dans des pays inconnus, aux mœurs étranges et à la végétation luxuriante, et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que ces lieux qu'il décrit si

bien, il ne les a jamais visités. Qui sait! c'est peut-être à cause de cela qu'il est un peintre si fidèle?

Il a fait, dans ce genre, de véritables tours de force. Ainsi, deux ans avant la fameuse guerre des Indes, il publia un roman: la *Guerre de Nizam*, où il décrivait l'insurrection qui devait éclater deux ans plus tard. Il semble que les Hindous se soient soulevés uniquement pour lui donner raison et faire de ce roman une page d'histoire. Quoi qu'il en soit, les événements suivirent la marche qu'il avait indiquée; et nous ne voudrions pas jurer que l'idylle charmante qu'il avait mêlée à toutes ces horreurs ne se soit pas réellement passée au milieu des jungles. Rien de tel que ces poètes pour avoir le don de seconde vue.

Il nous est arrivé d'entendre Méry causer des heures entières, sans qu'il en résultât pour nous le plus léger ennui. Il sait vous intéresser avec un rien, avec un souvenir de jeunesse, une



Imp. Legeblet à Paris

M. Goubaud, Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Parures et Bonnets de la Balayuse, Place Vendôme, 4. Costumes d'Enfant A S'Augustin & Co., S. Augustin, 32.

... de voyage, t
... d'aiguille.
... une excursion
... et vous ret
...

... l'année l'année
... de trois conférences
... de la seconde sur
... l'année fin :
... l'année jeune, j'ai eu
... l'année pulsations.
... on me pect le po
... l'année pulsations
... l'année l'année de me
... l'année un médecin. M
... l'année me fait plus
... l'année l'année fut app
... l'année pour avoir de c

... l'année temps qu
... l'année de s'occir.
... l'année tout particulier
... l'année l'année. Le bruit
... l'année suite de l'O
... l'année l'année est
... l'année en dire les cer
... l'année l'année de ter
... l'année l'année des curiosité
... l'année l'année qui avait se
... l'année l'année chose du
... l'année l'année qui s'é
... l'année l'année vieillards; n
... l'année l'année vraiment j
... l'année l'année le grand mal, d
... l'année l'année siècle a dans
... l'année l'année. Pourquoi l'É
... l'année l'année, et l'on lera
... l'année l'année qu'il en soit, l'
... l'année l'année brillante, et
... l'année l'année les morts dans
... l'année l'année fantastiques. G
... l'année l'année il sera encore l'a
... l'année l'année à la main. La

... l'année l'année d
... l'année l'année d'un nouveau j
... l'année l'année les l'année de Co
... l'année l'année commence par
... l'année l'année puis on ferme
... l'année l'année et du ministère p
... l'année l'année l'année public se lève
... l'année l'année l'année tour à tou
... l'année l'année le griller l'année
... l'année l'année l'année désigné lève la
... l'année l'année l'année, toutes les autre
... l'année l'année l'année; si quelqu
... l'année l'année l'année répond pas : «
... l'année l'année l'année ne lui l'année

... l'année l'année du réquisi
... l'année l'année public a censé
... l'année l'année l'année délégué; ce

aventure de voyage, un paradoxe qu'il met en équilibre sur une pointe d'aiguille. Il vous fait croire des choses énormes. Avec lui, une excursion dans la lune vous semblerait des plus possibles, et vous retiendriez votre place pour le prochain ballon.

Alexandre Dumas, ainsi que nous le disions plus haut, a donné trois conférences à Vienne. La première, paraît-il, fut froide, la seconde sans succès, et voici comment il débuta la troisième fois :

« Étant jeune, j'ai eu un duel. Mon pouls, à l'ordinaire, bat soixante-six pulsations. Un médecin qui m'accompagnait sur le terrain me prit le poignet et remarqua que je n'avais que soixante-sept pulsations, une, une seule de plus que dans l'état normal. Avant de me présenter devant vous, j'ai tendu mon pouls à un médecin. Il a compté soixante-dix-sept pulsations. Le public me fait plus peur que la mort. »

Cette boutade fut applaudie. Il n'y a, vraiment, qu'Alexandre Dumas pour avoir de ces bonnes fortunes !

En même temps que les conférences, les bals de l'Opéra viennent de s'ouvrir. Ce qui leur donne, cette année-ci, un attrait tout particulier, c'est qu'ils sont, croit-on, sur le point de disparaître. Le bruit court qu'on ne les autorisera pas dans la nouvelle salle de l'Opéra, qu'on achève en ce moment.

Si cette nouvelle est vraie, nous le regrettons ; car, quoique puissent en dire les censeurs moroses, ce n'est pas un mal que la folie vienne de temps en temps agiter ses grelots. Puis, c'était une des curiosités de la vie parisienne, c'était une vieille institution qui avait ses lettres de noblesse ; or, toutes les fois que quelque chose du passé s'écroule, c'est une parcelle de la gaieté française qui s'en va. Nous avons trop de spéculateurs et de jeunes vieillards ; nous n'avons peut-être pas assez de fous et d'écervelés vraiment jeunes : donc plus d'équilibre.

Eh ! le grand mal, de danser par moments et de rire. Le dix-huitième siècle a dansé ; le Directoire a dansé ; la Restauration a dansé. Pourquoi l'Empire ne danserait-il pas ? Viendra ensuite le carême, et l'on fera pénitence.

Quoi qu'il en soit, l'excellent Strauss veut que cette dernière saison soit brillante, et il annonce des valses et des polkas à réveiller les morts dans leur tombe et à leur faire exécuter des sabbats fantastiques. Gageons qu'en dépit des prévisions sinistres, il sera encore l'année prochaine devant son pupitre et l'archet à la main. La valse et Strauss sont immortels.

Les longues soirées d'hiver approchent ; c'est le moment de parler d'un nouveau jeu de salon qui a fait fureur à la Cour pendant les fêtes de Compiègne.

On commence par assigner une condition à chacun des joueurs, puis on forme un tribunal composé d'un juge, d'un greffier et du ministère public. Dès que l'audience est ouverte, le ministère public se lève et prononce un réquisitoire dans lequel il incrimine tour à tour les joueurs. Dès qu'un nom est prononcé, le greffier l'enregistre avec un numéro d'ordre. Celui qui est désigné lève la main et dit : « Je proteste ! » En même temps, toutes les autres personnes le regardent et lui font un pied de nez ; si quelqu'un oublie de répondre, il doit un gage ; s'il ne répond pas : « Je proteste ! » c'est encore un gage, et ceux qui ne lui feraient pas un pied de nez devraient aussi un gage.

La durée du réquisitoire est limitée d'avance. Quand le ministère public a cessé de parler, les inculpés sont tenus de présenter leur défense ; celui qui veut se soustraire à l'improvi-

sation donne un gage. Celui qui répond doit avoir soin, dans sa plaidoirie, de rejeter l'accusation sur quelque autre joueur, afin de tenir la galerie en éveil, chaque joueur étant obligé de répéter le cérémonial du pied de nez. On ne doit pas parler plus d'un certain temps, sous peine d'amende infligée par le président qui résume les débats.

On prétend que ce jeu est très-amusant, surtout joué par des « personnages », ou bien encore par de véritables juges et de véritables avocats. Le pied de nez, qui est obligatoire, déride, dit-on, les fronts les plus sérieux, et nous le croyons volontiers. Vous verrez que le succès de ce divertissement se généralisera et que ce sera en France à qui fera le dernier pied de nez.

La mort de M. Dupin laisse, on le sait, un fauteuil vacant à l'Académie. Le grand steeple-chase des aspirants va commencer. C'est peut-être ici le cas de rappeler la jolie petite boutade d'Andrieux, intitulée :

LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie :
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis,
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
— Hé, monsieur ! que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrai-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme ?
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame ;
Il ne souffre plus, Dieu merci !
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !
Ce cher !... Ma douleur est si forte !
Le candidat parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place.

Nous trouvons dans le *Phare de la Manche* des chiffres assez curieux ayant trait à la statistique des femmes en France.

Dans notre pays le beau sexe domine : nous avons 18 741 037 femmes pour 18 645 276 hommes : en ce moment on compte 6 106 321 filles, pour 5 009 420 garçons. Il y a 8 579 016 célibataires, et sur ce chiffre on compte 4 479 850 femmes.

Les hommes mariés sont au nombre de 7 308 766 ; les femmes mariées nous donnent le chiffre de 7 951 941. D'où vient cette disproportion ? dans l'absence du chef de famille. Seulement elle prouve, hélas ! l'inconstance et la légèreté de l'homme et fait l'éloge des vertus de la femme qui reste gardienne du foyer domestique pendant que son époux court le monde.

Nous avons 931 024 veufs et 1 790 126 veuves. Ces derniers chiffres seraient peu faits pour donner au monde une idée de la félicité conjugale dans notre doux pays de France : car ils

tendraient à prouver que le mariage est, chez nous, une épreuve que peu d'hommes peuvent soutenir; tandis que la femme y résiste énergiquement, puisque nous avons en ce moment 81 veufs de vingt ans pour 820 veuves du même âge.

Les plus grands exemples de longévité nous sont fournis par la femme, comme aussi c'est la femme qui est le moins sujette aux infirmités : 17 371 Français ont perdu la vue et 13 409 Françaises seulement ont été victimes de cet accident; 2 372 hommes ont perdu la tête, et c'est par là que les hommes se rattrapent, car ce malheur est arrivé à 22 217 femmes; mais il y a, en revanche, 23 407 crétiens ou idiots parmi les hommes, et le beau sexe n'en compte que 18 118.

Une grève d'un nouveau genre vient de se déclarer à New-York. Les dames du ballet des différents théâtres de cette ville, suivant l'exemple donné quelques jours auparavant par les violons, trombones et autres instruments composant les orchestres desdits théâtres, viennent de déclarer qu'elles ne pourraient plus livrer leurs ronds de jambes pour six dollars par semaine. Elles ont tenu des meetings, prononcé des speeches et pris des résolutions ainsi conçues :

Attendu que tous les membres des différentes branches d'industrie ont demandé et obtenu une augmentation de salaire;

Attendu que les hauts prix de tous les objets de consommation mettent une jeune fille dans l'impossibilité de subvenir à ses besoins, même en y apportant la plus stricte économie;

Attendu que, par suite de la récente retraite des musiciens, les directeurs gagnent au moins cent dollars par semaine;

Il a été résolu qu'une demande signée « du Président » et « du Secrétaire » du meeting serait présentée aux directeurs pour obtenir une augmentation d'appointements d'au moins cinquante pour cent, ce qui porterait lesdits appointements à neuf dollars (45 fr.) par semaine dans les théâtres de Broadway, à sept dollars et cinquante cents (37 fr. 50 c.) dans les théâtres de Bowery street.

Voici quelques pensées qui nous ont paru bonnes à recueillir, et qui se recommandent à la fois par leur finesse et leur originalité :

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

Il semblerait qu'on garde quelque chose du bonheur qu'on donne.

Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.

Le bien qu'on pense des uns est basé parfois sur le mal qu'ils disent des autres.

La conscience parle, mais l'intérêt crie.

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Dans la hiérarchie sociale, la flatterie monte comme la vapeur de l'encens, la franchise descend comme une brutale avalanche.

On reconnaît volontiers les petits services : ils ne valent pas la peine qu'on soit ingrat.

Bien des orgueilleux n'aiment l'ombre que parce qu'ils s'estiment des flambeaux.

La conscience parle moins qu'on n'en parle.

L'amour-propre est le seul flatteur de la pauvreté.

L'égoïste s'attendrit à l'aspect d'un naufrage en songeant qu'il aurait pu être sur le navire.

A une bonne affaire conseillée, on préfère souvent une sottise de son cru.

Les sols silencieux sont des armoires vides fermées à clef.

On se trouve plus spirituel en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

Nous avons assisté, ces jours derniers, au théâtre Robert-Houdin, à la répétition générale de deux nouveaux frères Davenport; ressuscitons encore une fois ce nom, de triste mémoire, pour faire connaître la spécialité des deux nouveaux artistes engagés par M. Clevermann. Mais ceux-ci s'intitulent franchement prestidigitateurs et non spirites; ils font tous les tours que faisaient les mystificateurs de la salle Herz, avec autant d'adresse et plus de rapidité; ils se font attacher par des spectateurs et ils se détachent avec une facilité incomparable. La séance dans les ténèbres est très-curieuse: les deux frères Stacey sont attachés; on éteint le gaz, et, au milieu de la nuit profonde, on voit voltiger les guitares, et des mains se promènent sur la personne des assistants. La séance est fort attrayante, et les habiles artistes auront d'autant plus de succès que les esprits n'y sont pour rien.

L'annonce suivante se remarque à la quatrième page du *Constitutionnel*, sous la rubrique: *Avis divers, cessions de fonds.*

« FRÈRES DAVENPORT »

« Leur adresse est : Petit Château, Genevilliers. »

La coutume de donner des étrennes le 1^{er} janvier et de faire ainsi des heureux au début de l'année va bientôt éveiller des préoccupations nombreuses. A celles de nos lectrices qui seraient embarrassées par le choix d'un cadeau à faire, nous signalerons une nouveauté dont la connaissance, en leur épargnant d'ennuyeuses recherches et de longues hésitations, leur sera certainement utile et agréable. Cela s'appelle simplement la « Mosaïque des salons » et a figuré à l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Il ne s'agit point, comme on pourrait le croire, d'une invention nouvelle, mais d'un moyen nouveau, qui permet de faire de charmantes mosaïques à l'aide de petits morceaux de bois de couleur. Le procédé est simple, peu coûteux, et les résultats en sont ravissants. La maison Sajou, à qui est due cette nouveauté, a réuni dans de petits nécessaires tous les objets (outils, ingrédients, modèles) indispensables à la confection d'un certain nombre de mosaïques, et, en s'adressant à elle, nos lectrices pourront se procurer un nouveau travail, qui ne manquera pas d'ajouter au plaisir que procurent les heures consacrées aux travaux d'agrément.

Les théâtres profitent de l'hiver pour renaitre à la vie. Nous voici revenus aux beaux jours des premières représentations. Dans notre prochain numéro, nous commencerons à dresser le bilan de la saison qui débute, en inscrivant à l'actif du Théâtre-Français: *Henriette Maréchal*; à l'Opéra-Comique: *le Voyage en Chine*; au Châtelet: *la Lanterne magique*; et, peut-être, aux Bouffes: *les Bergers*. Nous souhaiterons en même temps la bienvenue à une petite scène charmante, qui s'intitule gentiment: les « Fantaisies Parisiennes ».

R. H.



Jules David
Lamoureux, Imp. r. Lacépède, 33, Paris

Ad. Goubaud, Ed. Paris
800

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M.^{me} Robert Fils, r. de Richelieu 83 - Modes de M.^{me} Morison, rue de la Michodière, 6.

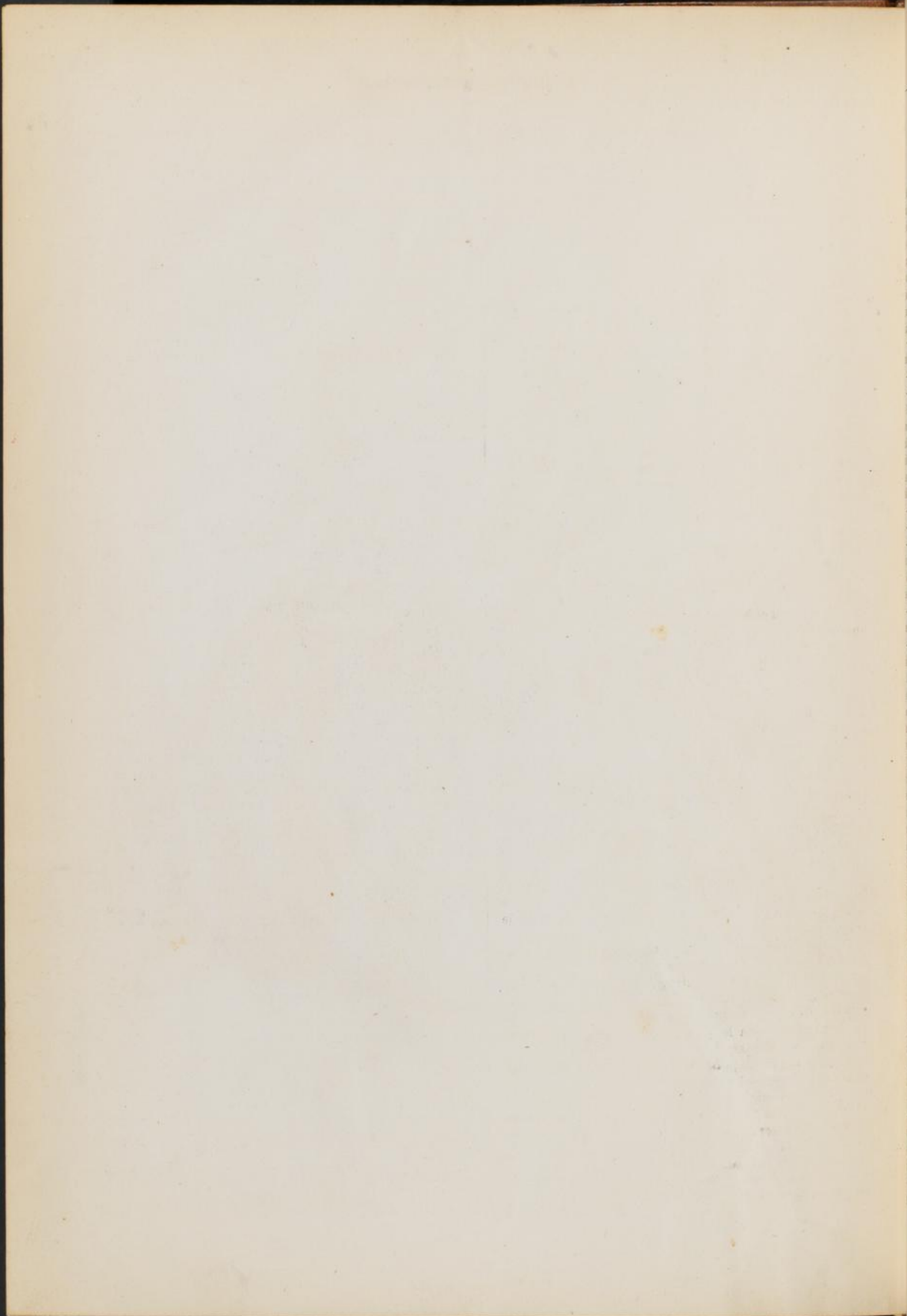
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et C.^{ie}, r. N.^o S.^t Augustin 20 - Foulards du Comptoir des Indes, Boulevard de Sébastopol, 129.

Sous-jupe usée, E. Creusy, Gaudellier et Roche, S.^t Martin, Montmartre, 133.

Parfums de Legrand pour les Cours de France et d'Allemagne et d'Italie, S.^t Pierre, 207.

Entered at Stationers' LONDON, S.O. Recorn Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 24 B, Strand, W.C.

MADRID, Ed. Correo de la Moda P.J. de la Posa



LE VIOLON DE FAÏENCE

(NOUVELLE. — FIN.)

Qui eût vu le collectionneur parisien traverser Nevers d'un trait, comme une jument emportée, eût été effrayé de cette ardeur inconnue aux provinciaux paisibles. Cette grande redingote voltigeant au vent, ces longues jambes fendues comme un compas, ces cheveux gris flottant sous les ailes d'un large chapeau ne semblaient pas d'accord avec une course si échevelée; mais Gardilanne se souciait peu de ce qu'on pensait de sa vive démarche. En moins de dix minutes il arrive au quai chez l'étagiste.

— Je pars ce soir, dit-il, et je crois que je prendrai l'armoire; mais voyons si l'intérieur est bon.

— Solide comme une porte de prison, monsieur.

— Eh bien! débarrassez l'armoire de ces fouillis.

C'étaient, dans le bas, des ferrailles, des instruments de cuisine, et, sur les rayons supérieurs, des livres, des chiffons et mille autres objets sans valeur. Dans le coin du dernier rayon, brillait un morceau de faïence contourné bizarrement, qui était sans doute un tesson sans importance. Le fripier, tout en débarrassant son armoire, disait :

— Monsieur n'est pas musicien, par hasard?

— Pourquoi?

— Ah! c'est qu'il y a dans l'armoire un joujou, une bêtise, un violon de faïence.

Gardilanne crut que son cœur allait éclater, mais sa figure ne sourcilla point.

— Un violon d'enfant, sans doute? dit-il en affectant de ricaner bêtement.

— Que non! je ne laisserais pas les mioches toucher à un violon si fragile, qui vaut encore une pièce de six francs.

Le marchand tendit le violon à Gardilanne, qui le toucha sans le toucher, le regarda sans le regarder, détourna la tête, fit un *peuh!* de dédain et alla avec peine ouvrir de nouveau les battants de l'armoire, comme pour s'assurer de leur solidité; mais c'étaient trop d'émotions!

Une étrange sensation avait passé dans le dos de Gardilanne, et, au coup qu'il ressentit à son cerveau, il jugea prudent de s'asseoir. Six francs le merveilleux violon de faïence, qui valait au moins six mille francs! Ce sont là de ces coups imprévus, qui abrègent la vie des collectionneurs. Un frisson plein de jouissances parcourut toute la moelle épinière: l'amour à peine peut faire éprouver de telles extases.

— Voyons, dit Gardilanne, je prends l'armoire à cinquante francs, à condition que vous me donniez ce joujou de faïence par-dessus le marché. J'ai un petit neveu dans la ville, à qui je serai bien aise de faire ce cadeau.

— Va pour cinquante francs, dit le marchand; mais vous avez là une fameuse armoire, monsieur.

Tout en tremblant, car son système nerveux était exalté outre mesure, Gardilanne compta les cinquante francs d'une main fébrile et emporta le violon sous son bras.

— Monsieur! lui cria le fripier, ne voulez-vous pas l'envelopper d'un peu de papier?

— Oui, dit Gardilanne, qui fit lui-même cette opération, craignant que le marchand ne reprît le violon.

— Vous ne me dites pas où il faut envoyer l'armoire?

— Au fond de la Nièvre! cria Gardilanne d'une voix sarcastique, qui fit penser au fripier qu'il avait affaire à un fou, tant la démarche, la physionomie, les gestes saccadés et les yeux égarés de son acheteur lui semblaient singuliers!

— J'en parlerai à M. Dalègre, se dit-il; il reçoit chez lui des gens singuliers!

En retournant chez son hôte, Gardilanne se demanda quelle conduite il devait tenir à son égard. Fallait-il lui montrer le précieux violon et se venger de la mauvaise grâce avec laquelle il avait refusé de lui céder le pupitre de faïence? Mais Gardilanne n'était pas méchant et ne souhaitait de chagrin à personne. Trop heureux de sa trouvaille, son cœur s'ouvrait large comme si une jeune fille lui eût avoué son amour, et il attendit que sa rencontre avec Dalègre amenât une tournure quelconque à donner à cet incident. Justement Dalègre était à une fenêtre donnant sur la rue par où arrivait Gardilanne, qui, du plus loin possible, lui cria :

— Y a-t-il un emballer dans les environs?

— Est-ce qu'il voudrait faire emballer l'armoire? se demanda Dalègre, intrigué d'ailleurs du petit paquet enveloppé que son ami portait sous le bras.

— Ah! cher Dalègre! s'écria Gardilanne d'une voix pleine d'émotion.

— Que se passe-t-il?

— Laisse-moi t'embrasser!

Plein d'émotion, Gardilanne se laissa tomber dans les bras de Dalègre, inquiet de cette émotion.

— Encore! s'écria Gardilanne en approchant de nouveau ses joues des joues de son ami.

— Explique-moi au moins...

Gardilanne développait fébrilement les journaux qui cachaient son trésor.

— J'ai trouvé le violon!

— Quel violon?

— Tiens, vois!

Alors apparut un merveilleux instrument à rendre jaloux Stradivarius lui-même. D'une courbe ondulée, il eût fait l'admiration de Hogarth, qui a vu dans la ligne *serpentine* la caractéristique de la beauté. L'émail était d'une pureté incomparable, et le bleu profond des dessins faisait penser aux ciels d'Espagne. Jamais l'art du faïencier ne fut porté plus loin. Pas une fissure, par un craquelé, même dans l'enroulement délicat du manche. Les yeux de Gardilanne lançaient des éclairs.

Dalègre était devenu vert; mais quand Gardilanne retourna le violon pour montrer la table de dessous, un voile passa sur les yeux de Dalègre, qui crut qu'il ne pourrait supporter la vue des peintures traitées en camaïeu. Des anges dans les nuages jouaient de la viole, s'appuyant sur une banderole sur laquelle se lisait : *Musica et gloria in aer*; et au-dessous, des personnages habillés à la Louis XIV, dans le goût des figures de Bernard Picart, entouraient une jolie femme au clavecin.

— Est-il assez splendide, ce violon! s'écria Gardilanne, qui aurait voulu posséder autant d'yeux qu'Argus lui-même pour contempler son acquisition.

Dalègre ne put maîtriser son émotion: une sueur froide perlait sur son front; il voulait parler et les paroles qui s'arrêtaient dans la gorge lui faisaient autant de mal qu'une croûte de pain dans le gosier; Gardilanne lui eût donné sur le crâne un coup avec le violon de faïence qu'il eût préféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier, son cerveau comme ses jambes. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général reçu après une importante victoire par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Où... as-tu... trouvé... ce violon? demanda Dalègre quand il fut revenu à la raison froide.

— Chez le brocanteur du quai où j'ai acheté l'armoire.

— Impossible ! s'écria Dalègre, dont les membres tremblaient.

— Comment ! tu n'as pas vu le violon ? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique,

— Pendant que j'y étais avec toi ?

— Oui, cher Dalègre. Ah ! mon ami, tu n'as pas encore l'œil américain !

— L'œil américain ? demanda Dalègre.

— Ça ne veut rien dire, mais les amateurs se comprennent...

Comment ! quand j'ai marchandé cette abominable armoire, que je l'ai louée publiquement à la barbe du marchand, tu n'as pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'ai pourtant donné quelques leçons à Paris ; mais en province on se rouille... Dis-moi donc où se trouve le meilleur emballer de la ville.

— Pour le violon ?

— Oui ; je veux m'entendre avec lui tout de suite pour envelopper le violon dans de la ouate d'abord, du crin ensuite, et du son pour remplir la caisse.

— Es-tu si pressé ?

— Sans doute ; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant aujourd'hui il en souffrait. Ce violon déniché sous ses yeux lui crevait le cœur ; mais ce qui devait séparer à jamais les deux collectionneurs amena au contraire une concorde apparente. Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte ; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et parut très-contrarié du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé ; la découverte inattendue du violon prouvait l'existence de beaucoup de faïences enfouies qu'il s'agissait seulement de chercher. Pourquoi Gardilanne ne retarderait-il pas son départ ? était-il si pressé ? Mais Gardilanne fut inflexible et ne mordit pas à ces amabilités tardives. Si la diligence eût pu le prendre le soir même, il serait parti, ne rêvant plus que d'accrocher à l'endroit le plus apparent de son musée cette pièce inappréciable tirée des entrailles de la province.

II

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux, s'amaigrissant de jour en jour, dont la figure prenait la triste livrée de l'envie. Dalègre était jaloux, et cette passion le minait. Il mangeait, dormait à peine, et toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence. On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars d'autant plus diaboliques, qu'ils commençaient par les plus douces illusions. A peine Dalègre fermait-il les yeux, qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal. Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées, et un horrible gnome accroupi sur la poitrine du dormeur, tirant de ce même violon des mélodies épileptiques, brisait les nerfs du malheureux en même temps qu'il l'étouffait. Dalègre se réveillait effrayé, et, pour ne pas voir se renouveler cet effrayant spectacle, se levait, ouvrait la fenêtre et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon ne s'en représentait pas moins.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard, se disait Dalègre en regardant une boiserie vide. Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais, s'il avait pu entrer en pos-

session de cette ravissante céramique. Un jour, nettoyant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondoville, qui l'avaient tant réjoui autrefois, et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons à boire, avec son plain-chant solennel, n'était-elle pas jadis en harmonie avec son gai caractère, celle qui débutait ainsi :

Pour passer docement ma vie
Avec mon petit revenu,
Ami, je fonde une abbaye,
Et je la consacre à Bacchus !

Maintenant Dalègre en souffrait ; combien il eût été doux de déchiffrer avec le violon de faïence cette gaie partition gravée sous l'émail d'une assiette !

Dans Nevers on s'inquiéta de l'abattement subit d'un homme qui avait tenu si longtemps la ville en fête, et les mères de jeunes filles à marier s'étonnaient surtout de la solitude du célibataire, que chaque famille eût ambitionné d'avoir pour gendre. Mais combien Dalègre était loin du mariage ! il n'y avait jamais songé sérieusement, et sa collection fut une sorte d'union comme en contractent trop souvent les gens qui, ayant côtoyé les rives du mariage, en ont reconnu les récifs et les brisants, et n'osent plus tard se hasarder dans cette sorte de port à l'abri du vent des passions. Dalègre avait épousé la faïence ; il crut trouver la tranquillité dans cette union. On a vu quels orages l'y guettaient.

Il y avait eu pourtant entre lui et une charmante cousine une sorte de promesse tacite de finir leurs jours ensemble, et c'eût été un mariage de convenance autant que d'amitié. Dalègre voyait de temps en temps sa cousine chez sa mère, qui ne le pressait pas, la demoiselle ayant douze ans de moins que lui, et la mère jugeant avec son bon sens provincial que l'homme devait user toutes ses folles passions avant d'entrer en ménage ; mais depuis sa manie de collectionneur, Dalègre faisait de moins fréquentes visites à ses parentes. Il oublia même de s'y présenter pendant trois mois, craignit des reproches et finit par ne plus oser aller voir sa tante. Cela se passait déjà avant l'arrivée de Gardilanne à Nevers. Quand l'incident du violon de faïence amena chez Dalègre cette jalousie morbide qui le minait, un jour qu'il avait recouvré une apparence de calme et que la raison prit momentanément le dessus, il se souvint que dans la ville il avait deux parentes envers qui il s'était montré impoli, et il s'y présenta, espérant trouver quelque soulagement dans un intérieur tranquille où toutes passions violentes étaient rigoureusement consignées. Les dames reçurent Dalègre à merveille : mais elles témoignèrent une si vive inquiétude du changement qui s'était opéré dans la physionomie de leur cousin, si joyeux jadis, que Dalègre eut peur lui-même de sa situation, en sonda le creux avec terreur et jugea prudent d'y apporter un remède immédiat.

Deux jours après il était en route pour Paris, où sa première visite fut pour Gardilanne, qu'il voulut surprendre à l'heure de ses contemplations, entre six et sept heures du soir, au moment où le collectionneur, ayant achevé son modeste repas, se grisait de pénétrantes et violentes liqueurs qu'il buvait par les yeux, assis dans son fauteuil à oreillettes, regardant avec béatitude ses objets d'art autour de lui rangés. Dalègre savait qu'en entrant il recevrait un coup de poignard au cœur à la vue du violon de faïence ; mais il s'était préparé à cette cruelle blessure pendant le voyage, et, pour s'en garantir, il portait une sorte de cotte de mailles, qui était une volonté ardente d'avoir une dernière explication avec son ami. Il venait à Paris se faire voir à Gardilanne comme un malade vient consulter un célèbre praticien, lui montrer le ravage qui s'était opéré en lui et lui dire :

— Je ne peux plus vivre sans le violon de faïence ; si je ne l'ai pas, j'en mourrai.

Ces sortes de déterminations sont de celles qui engourdissent les chagrins des natures timides et solitaires : sans cesse elles bâtissent de pareils échafaudages qui semblent simples en théorie, mais tout croule à la pratique. Dalègre s'était, tout le long de la route, gargarisé l'esprit de la supplique à adresser à Gardilanne, et sa démarche lui paraissait la chose la plus naturelle, Quand il se trouva en face de son ami, il ne sut que dire : sa langue devint paralysée, et il comprit qu'une telle demande était impossible, surtout de la part de l'homme qui avait refusé si nettement de céder le pupitre de faïence au collectionneur.

— Tu arrives bien, lui dit Gardilanne, le violon est monté ; dans trois jours tu assisteras à un des spectacles les plus curieux, un repas que donne le club de faïence, et dans lequel un musicien de l'Opéra doit jouer un air sur mon violon.

Dalègre baissait la tête sans répondre.

— Demain je te présenterai au club de faïence... Tu ne parais pas enchanté ; mais, cher ami, tout le monde n'y entre pas... Il faut, pour être admis dans le club, justifier d'une collection curieuse et de connaissances approfondies en céramique. Ne savais-tu pas que c'était la grande question à l'ordre du jour ? On ne vit plus à Paris que pour la faïence, et toutes les parties de l'Europe nous arrivent des étrangers de distinction qui sollicitent la faveur d'être reçus. Nous avons chaque premier vendredi du mois un repas de corps, servi dans les plus belles faïences qui se puissent voir, et un prix est décerné dans le courant de la soirée à l'amateur qui produit une pièce inconnue. Ainsi, pour t'en donner une idée, le dernier mois, nous avons eu tout un service de légumes, de fleurs et de fruits en faïence. C'est un médecin du boulevard Beaumarchais qui a passé sa vie à recueillir ces beaux produits, asperges, poires, noix, pêches, etc., et l'illusion est poussée si loin que nous nous sommes aperçus seulement au moment de les manger que ces fruits étaient en faïence. Mais voilà un homme payé de ses travaux et de ses recherches ; nous avons donné, comme tu penses, une médaille à ce médecin.

— Voilà un praticien que je ferais bien de consulter, se dit Dalègre atteint de la maladie de faïence.

— Tu as l'air tout triste ? demanda Gardilanne.

— Je ne suis pas bien portant depuis longtemps... depuis ton départ, dit Dalègre, qui commençait à poser ses pions.

Mais Gardilanne ne paraissait pas disposé à accepter cette partie.

— Faut venir au club, dit-il, tu y verras de magnifiques échantillons de Moustiers. Moustiers est à l'ordre du jour, on ne parle plus que des faïences de Moustiers, chacun se ruine pour avoir du Moustiers et veut voir du Moustiers partout. Il est vrai, ajouta-t-il, que Moustiers mérite bien cette réhabilitation, quand on pense qu'il n'y a pas deux ans, tous les produits de Moustiers étaient mis sur le compte de la fabrique de Saint-Cloud.

Dalègre ne songeait guère à Moustiers et suivait à peine les dissertations de Gardilanne, qui se lançait dans les plus profondes théories sans se douter que son ami ne l'écoutait pas.

— Si tu as quelques jours à passer, je te présenterai, dit-il, à un amateur qui a la plus singulière collection de faïences qui se puisse imaginer. Il ne recherche que les faïences de la Révolution, de 1789 à 1793 ; ce sont des assiettes de la Fédération, des brocs en mémoire des prêtres constitutionnels, des saucières chantant la vertu de M. Necker, des soupières représentant la prise de la Bastille, et il a une maison remplie, du haut en bas, de céramiques séditieuses, couvertes de cris incendiaires, de chansons brutales, de caricatures contre la noblesse et le clergé qui ont conduit le roi à une petite pièce isolée, tendue de noir, où se voit au milieu, tu ne le devinerais pas, mon ami, une petite guillotine en faïence fonctionnant... C'est hideux, et je me demande comment on peut collectionner de viles poteries qui rappellent à la mémoire une époque ensanglantée... Mais

je dois dire que cet amateur est mal vu de nous tous, car sa collection fait penser au massacre et au pillage des objets d'art de toute sorte. Nous avons pour secrétaire du club une personne mieux posée, qui ne recherche que les fleurs de lis de faïence, appliquées à n'importe quel usage, aux assiettes, aux cadrans d'horloge, aux fontaines et même aux bassinoires. Voilà une collection intéressante et qui marquera dans l'avenir... Si tu le préfères, je te conduirai rue de Vendôme, chez un comédien qui s'est voué aux coqs au fond des assiettes... Il en possède dix-sept mille. Ce n'est pas une idée politique qui le guide, mais la singulière variété de poses, de plumages, de coloration, et on dit que ces dix-sept mille coqs de faïence lui coûtent déjà une somme considérable.

Tous ces détails, qui autrefois eussent peut-être intéressé Dalègre, ne le détournèrent pas de son idée fixe ; et ni le club de faïence, ni le Moustiers, ni la guillotine, ni les fleurs de lis, ni les coqs, ne pouvaient l'empêcher de penser au violon de faïence. Gardilanne le mena chez un sculpteur atteint de l'épidémie générale, qui avait une merveilleuse table couverte d'oiseaux mêlés aux enroulements capricieux de la fameuse corne d'abondance de Rouen ; et cet objet unique que l'Angleterre envoyait à la France ne put distraire Dalègre. Les frères Crauk, banquiers très-riches, se faisaient un plaisir de montrer aux amateurs un dé à coudre dit de Henri II, qui avait coûté six cent vingt-sept mille francs cinquante centimes, à la vente de feu Rattier ; cette pièce, qui mettait en danger les jours des frères Crauk, car ils avaient des envieux, laissa Dalègre froid. Toujours le son cristallin du violon de faïence résonnait dans ses oreilles ! Gardilanne crut que les splendeurs de la faïence n'intéressaient pas son ami, et il le présenta à un vieillard dont la spécialité était de ne réunir que des faïences parlantes, c'est-à-dire des tasses, des assiettes, des plats à barbe, au fond desquels se trouvaient quelque écriture, quelque proverbe, quelque gauserie de paysan. Dalègre resta froid.

— Veux-tu voir le carrosse en faïence qui a appartenu à madame Dubarry ? demanda Gardilanne ; mais Dalègre ne trouva pas un compliment pour ces plaques couvertes de dessins galants qui sortaient de la fabrique du marquis de Custine. Il vit ainsi, sans les regarder, toutes les céramiques des bords du Rhin, d'un *pinkulur* carminé à donner de la joie à un hypochondriaque ; mais ni Haguenau, ni Strasbourg, ni Niederwiller, ni Lunéville ne purent changer le cours de ses idées empoisonnées par le violon de faïence. Gardilanne obtint pour lui la permission de pénétrer dans une ménagerie de faïence, appartenant à un collectionneur de l'île Saint-Louis, qui n'aimait pas les visiteurs. La cour, le jardin étaient remplis d'animaux de faïence de grandeur naturelle, lions, chiens, chimères, oiseaux qui semblaient vouloir, par leurs regards furieux, dévorer ceux qui se présentaient. Dalègre entra dans cette ménagerie comme Orphée aux enfers, tenant le violon (hélas ! absent) de Gardilanne sous le bras et défiant la colère de ces monstres de faïence. Aux environs du Luxembourg, habitait un spécialiste qui ne recherchait que les chaises percées de faïence. Il en possédait seulement trente-sept, mais c'étaient des morceaux de rois. En les voyant, on ne rêvait qu'à passer sa vie sur ces vases sortis des fabriques de Rouen à l'époque où l'art rouennais polychrome était un rayonnement pour la vue. Dalègre préférerait encore le violon aux chaises percées.

Il assista à de violentes discussions entre les amateurs de faïence et les amateurs de porcelaines. Partout il n'entendit qu'un cri de dédain contre la chine, le japon, le saxe : même la pâte si tendre de Sèvres ne pouvait obtenir grâce devant les collectionneurs de faïence ; mais ces discussions intestines ne faisaient pas oublier à Dalègre le but de son voyage. Tous les jours il se disait qu'il avouerait à Gardilanne la cause de sa tristesse, quoiqu'il sentit que jamais son ami ne se dessaisirait

en sa faveur du fameux violon qui faisait l'envie de tout Paris, car il n'y avait pas un collectionneur qui, aussitôt l'arrivée de Gardilanne, ne lui demandât des nouvelles de son violon.

Dalègre partit de Paris sans avoir révélé le secret qui lentement le conduisait au tombeau ; mais une idée nouvelle s'empara de lui, qui était d'avouer de loin à Gardilanne la cause de son mal, et d'y mettre une telle sincérité qu'à moins d'avoir un cœur de roche, son ami devait en être touché. En effet, la lettre de Dalègre, qui fut lue en plein club de faïence, car elle constatait trop la valeur du violon pour que Gardilanne en fit un mystère, était réellement navrante.

Le Nivernais y dépeignait la secousse qu'il avait reçue lors de la découverte du violon par son rival, l'importance qu'il attachait à sa possession et les tourments affreux qui lui avaient enlevé la joie, l'appétit, le sommeil, l'amour de la vie. Le club plaignait modérément Dalègre. Chacun des membres était atteint de maladies semblables à différents degrés, et la nature a voulu qu'un malade ne s'intéressât pas à l'être souffrant des mêmes maux ; mais ce n'en était pas moins un beau cas, et si le club avait eu un Bulletin, nul doute que Dalègre n'y eût été imprimé vif. La gloire de Gardilanne en fut rehaussée d'autant, comme celle d'une jolie femme pour l'amour de qui plusieurs adorateurs se font sauter la cervelle.

— Que répondrez-vous à ce provincial ? demandèrent à Gardilanne les collectionneurs qui méprisaient Dalègre dont l'enthousiasme avait été médiocre à la vue des merveilles parisiennes.

Gardilanne haussa les épaules, montrant par là combien la demande de son ami était insensée et tout à fait insolite ; cependant, comme le collectionneur avait conservé un bon souvenir de Nevers, et qu'en somme c'était grâce à l'hospitalité de Dalègre qu'il avait flairé le violon, il lui répondit qu'il s'engageait à lui laisser l'instrument à sa mort, que sa lettre l'avait fait penser à la nécessité d'un testament, et que Dalègre était mentionné comme devant hériter du violon.

Quelle joie, quels transports de la part du Nivernais ! Il y avait si longtemps que son cœur ne s'était ouvert à l'épanouissement ! Il se voit déjà en possession du violon et voudrait l'annoncer à chacun. Il court chez sa cousine, la surprend par ce regain de bonne humeur étouffé depuis plus d'un an sous les brumes grises de la mélancolie.

Dalègre est redevenu l'ancien Dalègre d'autrefois, vif, alerte, gai, souriant, l'esprit tourné aux choses plaisantes. Il parle, il cause, il conte, il rit, et chacun de ses propres rires reconforte son esprit privé depuis longtemps de joyeuses pensées. Dalègre se croyait vieux avant l'âge : les parfums d'une seconde jeunesse enfouie montent à son cerveau et le grisent comme s'il avait bu du champagne.

Tous les matins, son premier regard était pour sa collection. Il la dédaigne depuis qu'il a entrevu les merveilles des cabinets parisiens ; il descend à son jardin qu'il n'entretenait plus et qui serait devenu inaccessible si sa vieille servante ne veillait à la taille des arbres, et Dalègre s'étonne de la tendre couleur des roses, de leur doux parfum.

Il se regarde par hasard, et, tout honteux de ses habits, que depuis longtemps il ne changeait plus, Dalègre court à son armoire, en tire un élégant gilet, un pantalon printanier, un habit de fantaisie, et y plante une rose à la boutonnière. C'est ainsi qu'il traverse la ville de Nevers ; et cette révolution subite est produite par un violon de faïence.

— J'aurai le violon ! s'écrie Dalègre qui prend pour confidente sa vieille domestique, heureuse de cette transformation, car elle ne supportait qu'avec résignation les acrimonies de son maître depuis la fatale manie de la collection. Hélas ! cet enthousiasme ne pouvait durer. Au bout d'une huitaine, la griserie avait quitté Dalègre qui, maintenant, ne rêvait plus qu'à

la succession de Gardilanne, à sa mort par conséquent. Gardilanne était de complexion sèche ; sa passion l'entraînait à l'exercice, la meilleure des hygiènes. Ce n'était pas un collectionneur à s'engourdir dans un vieux fauteuil et à s'atrophier les membres dans une contemplation à la turque. Gardilanne avait des jambes de cerf, fines et maigres. Qui pouvait pronostiquer la fin du collectionneur, dans toute la force de l'âge, et qui savait se sevrer des jouissances dévorantes de la vie parisienne ?

La vie de province s'écoule doucement. Mais combien elle peut devenir pesante quand un homme passionné vit attaché à l'idée d'une succession lointaine ? Gardilanne, eût-il agi méchamment, n'aurait pu inventer de plus cruel supplice pour châtier un rival ? Le violon s'était changé en un boulet attaché à la jambe de Dalègre. Dans le premier moment de son ravissement, il avait renversé l'ordre de sa collection et gardé une place pour y placer le violon. Cette place vide, il fut obligé de la combler, tant elle lui serrait le cœur quand ses regards s'y arrêtaient.

Jadis Dalègre recueillait l'encens des visiteurs à la vue de sa collection, qui lui pesait désormais, car combien n'était-elle pas inférieure aux trésors accumulés des divers spécialistes dont il avait pu manier les céramiques ! Il cherchait bien encore quelques pièces rares, et parfois il en trouvait ; mais la province la plus riche peut-elle rivaliser avec les arrivages de l'hôtel des commissaires-priseurs qui, pendant huit mois de l'année, font sortir des points les plus éloignés de l'Europe des milliards de curiosités à nulle autre pareilles ?

Pour ne pas perdre le courant, Dalègre allait quelquefois dîner à l'hôtel des Voyageurs, certain d'y rencontrer quelque marchand *chineur*, de ceux qui vont en province, s'introduisent résolument dans les maisons, souvent mis à la porte par les bourgeois défilantes, mais rentrant par la fenêtre, et fouillant alors la maison de la cave au grenier pour y trouver d'anciens objets curieux abandonnés. Quand il rencontrait un de ces marchands, Dalègre échappait à l'ennui, car cet homme apportait de la poussière de Paris à ses manches.

Dalègre l'invitait à venir visiter sa collection, causait céramique, s'entretenait la main, pour ainsi dire, en mettant adroitement sur le tapis son cher violon de faïence, d'autant plus populaire en Europe qu'un jour Dalègre reçut de Gardilanne un Mémoire imprimé à l'occasion du précieux instrument. Un Hollandais, membre de la société *Amicitia*, d'Amsterdam, était venu pour se rendre compte de la céramique française, et comme il avait l'esprit national très-développé, il eut l'audace d'attribuer, dans un journal, l'origine du violon aux fabriques de Delft. Le club des faïences fut vivement ému de cette affirmation, basée seulement sur deux petits crochets croisés, qu'on entrevoyait par l'ouverture des *ff*, que le Hollandais assurait être la marque du célèbre potier Bisbroock.

Le club souscrivit immédiatement pour l'impression d'un mémoire qui devait rabattre l'orgueil du Hollandais, et les adversaires qui, chaque jour, se disputaient avec passion pour Rouen, pour Niederwiller, pour Nevers, pour Marseille, pour les Hettes et pour Sincey, oublièrent leurs rancunes et se réunirent contre le Hollandais, car il s'agissait avant tout de défendre la France céramique contre une nation rivale qui, pour s'être inspirée de la Chine et du Japon, voulait imposer sa supériorité à toute l'Europe. La ruine de Delft fut décrétée, et une plume habile se chargea de tailler de rudes croupières à l'orgueilleuse Hollande. Un dessin exact du violon de faïence était joint à cette brochure avec les différentes coupes et élévations sur une échelle de dix centimètres par mètre, afin que les curieux de l'étranger pussent examiner si ces dessins élégants et ces personnages finement dessinés avaient quelque ombre de parenté avec les motifs habituels des peintres de Delft. Le mémoire contenait, outre ces questions de forme et de coloris, une con-

sultation d'un savant céramiste de la manufacture de Sèvres qui avait étudié à la loupe le caractère de la pâte, intérieurement, l'endroit où cette pâte ne se trouvait pas recouverte d'émail. L'auteur du mémoire n'hésitait pas à placer le berceau du violon à Nevers; mais c'était surtout dans la partie polémique qu'il triomphait; et les plaques hollandaises fournissaient matière à ses railleries, ces plaques en faïence si nombreuses et si vulgaires que les Hollandais, n'en sachant que faire, avaient imaginé d'en mettre jusque dans les étables pour distraire les animaux, croyant meubler leur cerveau d'images plaisantes, et égayer par des scènes de la vie domestique les gros yeux des bœufs accroupis sur la litière.

Dalègre fut ravi et contristé en lisant ce mémoire qui allait vivement populariser le violon de faïence en soulevant l'Europe entière par des polémiques acharnées. Un objet si merveilleux entrerait-il jamais dans son cabinet, et Gardilanne n'oublierait-il pas ses promesses? Avait-il réellement testé en faveur de Dalègre, et un jour ne pouvait-il déchirer son testament pour le remplacer par un autre d'une teneur tout à fait contraire à ses premières intentions? La vie du Nivernais se teintait plus que jamais de gris, et les sons de ce violon qu'il entendait constamment si doux et si cristallins, loin d'opérer le charme attribué à la musique, amenaient sur son visage mille rides creuses où se logeait la perplexité, l'inquiétude, la jalousie, et jusqu'à la haine.

Dalègre se surprenait à souhaiter la mort de Gardilanne, à en rire aux éclats, car mentalement il examinait son âme pleine d'épanouissements, quand l'idée de la mort de son ami se présentait. Les collectionneurs n'ont pas d'entrailles! Mais ces affreux sentiments étaient punis aussitôt par les propres souffrances que se créait Dalègre.

Un an après la publication du mémoire contre Delft, Dalègre reçut en lisant son journal un coup aussi violent qu'un bœuf dans l'abattoir du boucher. Ce n'étaient que deux lignes dans les Faits divers, mais deux lignes dont chaque lettre était un poison violent. Gardilanne offrait sa collection au Musée du Sommerard; le gouvernement acceptait ce don, ouvrait une salle particulière qui porterait le nom de : Collection-Gardilanne, et, en récompense de ce sacrifice, le collectionneur était nommé conservateur de ses propres richesses. Un vaisseau se serait rompu dans la poitrine de Dalègre, qu'il n'eût pas plus souffert. Tout de suite lui vint à l'esprit l'idée du violon, la pièce la plus importante du cabinet de Gardilanne. Était-il probable qu'il l'en distrairait pour en faire cadeau à un simple collectionneur de province? Il semblait délicat d'en écrire à Gardilanne et de lui rappeler sa promesse; cependant ne fallait-il pas s'en assurer avant l'installation de la collection au Musée de Cluny? Dalègre trouva un biais; ce fut d'envoyer à son ami quelques chaudes paroles d'assentiment pour son généreux dévouement à l'art et sa libéralité si inattendue. Dalègre offrait même de grossir le don de Gardilanne par quelques pièces rares qu'il avait découvertes récemment, disait-il. La vérité est que Dalègre eût donné volontiers à cette heure toutes ses faïences en échange du violon qui lui échappait. Ainsi que tous les collectionneurs, il s'était rassasié la vue de ses faïences pour les avoir trop regardées, trop maniées; elles lui étaient devenues absolument indifférentes. Contre toute attente, Gardilanne ne répondit pas aux offres amicales de Dalègre, dont les soucis augmentèrent d'autant. Pas un remerciement pour son désintéressement calculé, mais dont la trame ne pouvait apparaître aux yeux du célèbre collectionneur! C'était la plus grande malhonnêteté qu'un homme pût subir.

Dalègre en souffrit considérablement, car il se disait que ne pas répondre à sa lettre était une rupture de la part de Gardilanne, qui, ne se souciant pas d'accomplir ses promesses, indiquait ouvertement par ce procédé un changement dans ses an-

ciens projets. Dalègre eut un moment l'idée de partir pour Paris, de reprocher à son ami la perte des illusions qui l'avaient soutenu depuis quelques années, de chercher à l'apitoyer, et de lui faire toucher du doigt les plaies saignantes causées par le violon de faïence; mais, jugeant des autres collectionneurs par lui-même, Dalègre leur trouva le cœur sec, dur, recouvert d'un émail plus froid que celui de la faïence, sur lequel devaient glisser les reproches, les récriminations, les plaintes et les attendrissements.

Les hommes froids ont des douleurs froides plus ravageantes que les chagrins extérieurs. Tout se passe à l'intérieur. Le chagrin agit comme un mineur, travaillant sourdement, sans jamais s'arrêter; et, pour ne pas se plaindre de son mal, l'homme n'entend pas moins les coups redoublés du mineur. Enfermé dans une petite ville sans horizons, n'y pouvant trouver l'isolement, souffrant de questions indiscrètes, Dalègre devint un véritable martyr de la faïence. Il souhaitait la mort, et passait des nuits sans sommeil à la prier de le délivrer de ses maux.

La mort ne vint pas dans la maison du Nivernais. Comme elle n'entendait parler que de faïence, peut-être se trompa-t-elle de porte; car elle saisit brusquement Gardilanne et l'enleva avant qu'il eût installé sa collection au Musée de Cluny. On trouva un matin le célèbre amateur, froid et inanimé dans son fauteuil, entouré des riches objets au milieu desquels il s'était éteint subitement. Dalègre partit immédiatement pour Paris, afin d'assister à l'enterrement de son ami, qui, ne laissant pas d'autre héritier que l'État, avait cependant mentionné Dalègre comme possesseur du violon de faïence.

Dalègre poussa un cri de joie et sentit couler, à l'enterrement de Gardilanne, une larme qu'il aurait fallu sans doute étudier pour connaître de quels sentiments divers elle était composée; mais ce sont des substances particulières que la chimie actuelle est incapable d'analyser.

III

Non-seulement le violon était une pièce unique, mais il possédait une qualité des plus rares en céramique, une virginité dans tout son ensemble du côté de la couleur comme du côté de la forme. Pas de coup de feu, pas de fissure, pas de couleur se jetant hors du chemin qui lui avait été tracé. C'était une pièce *intacte*, d'une valeur inappréciable. A part les cordes, le chevalet et les vis pour monter les cordes, tout le reste du violon était en faïence. Dalègre se rappela la prudence qu'avait apportée jadis Gardilanne à son emballage, et l'instrument, mollement étendu dans sa boîte, fit le trajet de Paris à Nevers sur les genoux de son heureux propriétaire.

Les compatriotes de Dalègre reconnurent à sa mine ouverte et à ses yeux brillants que décidément les soucis s'étaient envolés à jamais pour faire place à des extases rayonnantes. La mort de Gardilanne assurait dix années de plus à Dalègre. Ce n'était plus le même homme; son voyage l'avait rajeuni et son air cordial faisait plaisir à voir. A peine descendu de diligence, après avoir jeté un coup d'œil de mère sur l'enfant de faïence, chaudement blotti dans son lit de coton, il courut la ville pour annoncer cette bonne nouvelle et inviter tous ceux qu'il rencontrait à venir le lendemain voir le violon ravi aux cupidités de la capitale, et installé à jamais dans le lieu où il avait pris naissance. Justement c'était le jour où s'imprimait la petite *Feuille d'Avis de Danel*, un journal grand comme la main, que le propriétaire était embarrassé de remplir. Dalègre alla trouver l'imprimeur Danel et lui raconta les diverses pérégrinations du violon de faïence, dont les journaux de la capitale déploiraient la perte. Danel écouta gravement le récit pour s'en bien pénétrer, promit un article sur le violon, alla au café faire ses interminables parties de piquet habituelles, et se plaignit du métier de journaliste dont l'imagination est sans cesse en éveil.

Dalègre rentra chez lui vers les quatre heures, afin d'avoir le temps d'accrocher triomphalement son violon et d'en jouir pendant le dîner. Ceux qui n'ont pas étudié un collectionneur à ses heures de symétrie ne peuvent savoir ce qui se passe dans l'esprit de ces hommes. Rien, dans un cabinet de curiosités, n'étant sacrifié au hasard, ce sont de profondes méditations qui ont déterminé si une pipe chinoise doit être accrochée au-dessus d'un crapaud desséché du Malabar.

Dalègre était méticuleux en pareille matière; il fallait surtout prendre garde d'étouffer le violon par un entassement de céramiques inutiles. Comme le violon avait un décor monochrome, il était important d'éloigner de lui les faïences à peintures éclatantes. Tout dans l'appartement devait être sacrifié au violon, et même Dalègre pensait avec raison qu'il serait prudent de changer la tapisserie de la chambre pour faire ressortir le violon de faïence par une tenture d'un ton neutre, comme aussi la merveille devait se trouver accrochée assez haut pour que les profanes ne pussent y porter la main, et assez bas afin que, monté sur un escabeau, le propriétaire pût la faire admirer sur toutes ses faces.

A six heures, la vieille Marguerite était déjà venue deux fois annoncer le dîner et n'osait plus reparaitre, car un geste bref de Dalègre l'avait éloignée comme s'il avait été dérangé au moment de changer la face de l'Europe; il ne changeait que ses faïences de place. Mais les cheveux en arrière, l'œil allumé, la rougeur du teint, témoignaient quelle importance Dalègre apportait à son classement. Il venait de disposer en triangle, au-dessous de l'espace vide réservé au violon, les trois curieuses assiettes à musique, et ne pouvait s'empêcher d'admirer son invention pour avoir rapproché de l'instrument les canons à trois voix du sieur de Mondoville, se demandant si les dames qui visiteraient son cabinet ne seraient pas choquées des paroles un peu salées de la brunette qui commence vivement :

Croyez-vous qu'Amour m'attrape?...

Mais les collectionneurs ne jouissent-ils pas de licences à nul autre permises? L'air de cette brunette était réellement si gai, que Dalègre, qui avait quelque teinture de musique, n'y put tenir, et se mit en devoir de monter immédiatement le violon dont il n'avait jamais entendu les sons qu'en rêve.

Le jour commençait à baisser. Dalègre appela sa servante, qui accourut, croyant qu'il fallait servir le dîner; mais il n'était guère question de repas. Dalègre voulait seulement se régaler de musique, et un peu de lumière pour l'instant était sa seule préoccupation. Tout en grommelant contre la faïence, Marguerite apporta une lampe et sortit en annonçant que le dîner ne serait pas mangeable. Dalègre avait autre chose à penser. Il lui fallait monter le violon dont, par précaution, il avait desserré les clefs pour ne pas tendre inutilement les cordes pendant le voyage, et il se mit en mesure de l'accorder comme un instrument ordinaire. Les cordes à peu près tendues, Dalègre prend un archet (non pas en faïence, mais un vrai archet) et veut tirer des accords; mais les sons sourds et étouffés démontrent que le chevalet est mal ajusté. Dalègre le pose sur la table de dessus comme sur la table de sapin d'un véritable violon, et cette opération l'oblige à tendre de nouveau les cordes.

Tout à coup un horrible craquement se fait entendre, la table de faïence crie, éclate en morceaux, tombe, se brise, et Dalègre, les cheveux hérissés par la frayeur, reste avec le manche de l'instrument dans la main. Une seconde il devint muet. La fureur s'empare de lui; il pousse un cri terrible, jette avec rage par terre ce tronçon, et, devenant fou furieux, se rue contre toutes les faïences accrochées aux murs. La vieille servante accourt en entendant ce bruit, trouve son maître hors de lui, les yeux injectés de sang, les mouvements convulsifs, frappant de tous côtés à coups redoublés et amenant à chaque coup un

nouveau désastre. Elle veut s'emparer de lui. Dalègre ne la reconnaît plus, se colle avec elle, rencontre un bahut chargé de poteries rares, accule sa servante contre ce meuble, qui tombe avec un épouvantable bruit de vieux bois brisé, mélangé aux plaintes des faïences fracassées.

Le cabinet donnait sur la rue; la vieille servante crie au secours. Les voisins accourent en foule, achèvent d'écraser sous leurs pieds les morceaux épars de cette collection si précieuse; et quand, après de nombreux efforts, on parvient à s'emparer de Dalègre, il ne reste plus traces de ce qui fit sa joie et son chagrin pendant cinq ans. On pense quelle rumeur cet événement occasionna dans la ville: l'alarme est donnée, les pompiers eux-mêmes accourent, et il s'en fallut peu que le tocsin ne sonnât; mais les traces de ce désastre ont été consignées dans la petite *Feuille d'Avis de Danel*, où les historiens de la céramique pourront l'aller consulter (année 1860, 15 mars, n° 29, première page, seconde colonne). Daniel s'était mis réellement en frais d'imagination pour suppléer aux connaissances céramiques dont il n'avait aucune teinture. Dalègre y était traité « d'un de nos plus estimables concitoyens, » attaqué subitement d'une fièvre chaude qui avait donné des inquiétudes d'abord, mais « qu'un de nos plus habiles praticiens de la cité » répondait de dissiper.

Quoique Dalègre eût renoncé, depuis près de cinq ans, au monde et aux plaisirs de la société, la ville le plaignait vivement, à l'exception toutefois du spirituel avocat Balandrau, qui, ne sachant résister au plaisir de faire une plaisanterie, lança le soir au café un mot sur l'accident.

— Dalègre, dit-il, est tombé en *défaïence*.

Ces gens d'esprit n'ont aucune pitié! Mais la tante de Dalègre et sa cousine furent les premières à s'installer auprès de son lit pendant le grand mois que durèrent les troubles du cerveau qu'on craignait de voir persister.

Au bout d'un mois, Dalègre, pâle, amaigri, se réveilla comme d'un rêve affreux qui avait duré trop longtemps et pendant lequel étaient venus se représenter en une suite de tableaux bizarres les pensées et les faits qui l'avaient tenu cinq ans sous leur empire.

La faïence lui apparaissait sous la forme d'une sorte de mandragore affreuse, planant au-dessus de la France, ayant ses pattes appuyées à la fois sur Rouen, Strasbourg, Moustiers et Nevers, malheureuses villes qu'elle tenait sous sa domination. Les habitants de ces villes étaient eux-mêmes des êtres en faïence, brillants et polis, mais qui, pour ne pas gâter leur émail, étaient obligés de n'avoir aucun rapport entre eux. C'étaient des êtres froids, condamnés à l'égoïsme, ne parlant pas, vivant dans une absolue immobilité et craignant la mandragore. Par des difficultés qui se présentent journellement entre les empires les plus liés en apparence, les diverses villes se battaient entre elles, et une rivale jalouse, Delft, en profitait pour imposer ses lois. Mille tableaux singuliers se déroulaient ainsi dans l'esprit de Dalègre, jusqu'au jour où succèdent à ces cauchemars des soins de toute espèce, un renouvellement de santé, un rappel à la vie, l'assistance de deux femmes pleines de dévouement, dont la plus jeune ne cache pas le vif intérêt qu'elle porte à son cher malade.

Trois mois après, Dalègre, complètement rétabli, épousait sa cousine et devenait le modèle des époux. Les enfants ne manquèrent pas à cette union, et Dalègre, attendri en regardant l'émail des yeux de ses jolis enfants, la transparence de leur teint, le gai *pinkulur* de leurs joues, disait à sa femme chérie quelles illusions de bonheur cherchent au milieu de niaiseries du passé les collectionneurs qui se privent des tendresses domestiques et sentent tous les jours leur âme se racornir, leurs meilleurs sentiments s'ossifier.

CHAMPLEURY.

